

MÉLANGES ASIATIQUES

TIRÉS DU

BULLETIN

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST.-PÉTERSBOURG.

TOME VIII.

LIVRAISONS 3 ET 4.

ST.-PÉTERSBOURG, 1879.

Commissionnaires de l'Académie Impériale des sciences

à ST.-PÉTERSBOURG:

MM. Eggers & Co, J. Issakof
et J. Glasounef;

à RIGA:

M. N. Kymmel;

à LEIPZIG:

M. Léopold Voss.

Prix: 60 Cop. arg. = 2 Mk.

$\frac{21 \text{ Février}}{5 \text{ Mars}}$ 1878.

**Sur deux rédactions arméniennes, en vers et en prose,
de la légende des saints Baralam = Varlaam et
Iosaph = Iosaphat. Par M. Brosset.**

La biographie des saints Varlaam et Iosaphat se présente sous un double aspect, religieux et littéraire. Au point de vue religieux, il est très probable que la légende dont il s'agit repose sur un fait historique ou du moins sur une tradition qui a paru authentique dès les temps les plus anciens, puisque les deux personnages ont été admis au calendrier grec et au Martyrologe romain¹⁾: dans le premier, le 19 novembre; dans le second, le 27 du même mois. Les derniers almanachs russes de l'Académie, depuis 1866, plaçaient devant le nom de S. Varlaam l'abréviation Мч., qui signifie Мученикъ, martyr; mais dans les plus anciens, comme aussi dans les Calendriers du Caucase — v. par ex. année 1854—1866 — je trouve l'abréviation plus exacte Пр. преподобный, très saint, très respectable. Je dis *plus exacte*, parce qu'aucune des rédactions de la biographie dont il s'agit ne donne à entendre que l'hermite Varlaam ait souffert le mar-

1) L'Art de vér. les dates ne les mentionne pas dans son Calendrier des saints.

tyre. Quant à S. Ioasaph, ou son nom est mentionné tout court, ou il porte l'addition «roi des Indes,» et, dans le calendrier à la suite de la Bible géorgienne «fils du grand roi des Indes.»

Du reste il faut faire remarquer que le mot *Saint* святыи, ne signifie pas essentiellement un personnage canonisé, dans le sens latin, i. e. inscrit dans la liste des saints par une autorité régulière, après enquête contradictoire, comme celle qui se pratique aujourd'hui. Les rédacteurs du Martyrologe romain et autres éditeurs de calendriers seraient bien embarrassés, en plusieurs cas, d'indiquer les sources sur lesquelles ils se sont appuyés lors de la formation de leurs canons, et les divers almanachs contiennent plus d'un nom inséré là pour ainsi dire par acclamation, en considération, non de la vie particulièrement vertueuse des personnages, mais en raison de leurs efforts pour le bien public, pour le profit de la religion ou pour des motifs purement patriotiques.

Même le mot hébreu קדש signifie spécialement «mis à part, voué ou consacré à;» ainsi il est dit dans la Bible, Exod. XIX, 6: Eritis mihi gens Sancta; vous serez mon peuple saint, i. e. consacré, mis à part pour moi; et ibid. XIII, 2: Sanctifica mihi onne primogenitum, i. e. tout premier né, être humain, bétail, ou même prémices des biens de la terre appartient à Dieu. Par suite, les personnages qui se sont voués à la pratique de la vertu dans certains états, sont qualifiés de saints, et ceux même qui se vouent à une étude, à une profession quelconque, sont dits s'y être *consacrés* посвятились, cela explique l'extension donnée dans l'origine au titre de *Saint*, sans que, parfois, les per-

sonnes dont il s'agit se soient distinguées par des mérites particuliers de vie éminemment vertueuse. L'usage et l'abus du signe et du titre de la Sainteté sont très fréquents sur les monuments et dans l'histoire de Byzance, où les empereurs sont souvent qualifiés de *Saints ἅγιοι*, chez les historiens, et plusieurs, qui ne sont nullement remarquables par la pureté de leur vie, tels que Léon 1^{er}, seul et avec son épouse, Justin et Justinien, Justin II et Sophie, Maurice-Constantin ..., sont représentés sur leurs monnaies avec le nimbe, qui est dans l'ancienne mythologie grecque, dans tout l'orient, comme dans l'occident, l'attribut caractéristique des Dieux et des Saints²⁾. Dans l'occident nous avons eu le saint empire romain, proprement dit l'allemand, et la chancellerie romaine est encore désignée par les mots de *Sacré palais*. Ainsi cet attribut n'a rien qui soit uniquement propre aux objets du culte et aux personnages d'une vie reconnue angélique.

Je regarde donc comme très probable que les saints Varlaam et Ioasaph ont réellement existé, et que leur vie a paru si particulièrement pieuse, notamment celle du roi ou fils du roi de l'Inde, que les hagiographes s'en sont emparés pour faire ressortir la puissance de la morale chrétienne et le mérite, tant de celui qui l'a prêchée que de celui qui l'a embrassée par conviction, et qui en a poussé la pratique jusqu'à abdiquer la royauté pour mieux s'y consacrer. Voilà le fait dans sa simplicité.

2) V. sur le *nimbe* et sur la couronne radiée le riche Mémoire de M. Stéphanî; Mém. de l'Ac. VI^e série, sc. pol. hist. et philol. t. IX, p. 13, sqq.

S. Jean Damascène, moine de la Laure de S.-Saba, ou quelque autre religieux de cette Laure, car les opinions des savants se partagent ici et penchent plutôt pour la seconde partie de l'alternative, a rédigé, soit réellement au VII^e s., soit à une époque voisine de celle-là, la biographie éditée en grec par M. Boissonnade, Paris, 1832, t. IV de ses *Anekdotia*. Ce récit ayant paru intéressant lors de sa promulgation, il s'en est fait dans le monde chrétien des traductions plus ou moins libres, arabe, éthiopienne, latine, française, allemande, slave, non sans de notables variantes de rédaction: en un mot la chrétienté a retenti des noms de Ioasaph et de Varlaam, dans des rédactions en prose et en vers, dont une française a été publiée en 1864 à Stuttgart, par MM. Zotenberg et P. Meyer. Le merveilleux s'en est mêlé, la fiction l'a parée de ses couleurs, au point qu'un savant belge, M. Liebrecht, a cru y voir une contrefaçon du Bouddha indien. En un mot les hagiographes ont fait de la chose un véritable roman, ce à quoi se prêtaient les circonstances d'un récit original sans date, sans désignation d'origine, de contrée, sans mention collatérale de personnages connus d'ailleurs, i. e. sans synchronismes. Aussi le savant Huet, évêque d'Avranches, vivant au milieu du XVII^e s., range-t-il la biographie dont il s'agit parmi les pures fictions; Baillet, auteur estimé d'une *Vie des saints* en 3 vol. in-f^o, soumise à la critique, adopte l'opinion de Huet et, dans ces derniers temps, M. Kirpitchnikof, professeur à l'Université de Kharkof, en parle de la même manière dans son *Повѣсть о Вярлаамѣ и Иоасафѣ*, 1876, in-8^o, et M. le professeur Alex. Vessélofski, dans l'examen critique

de ce remarquable travail, Journ. du Min. de l'instr. publ. en russe, pour juillet 1877, p. 122—154, admet les mêmes conclusions.

Le but que je me propose aujourd'hui n'est pas d'examiner à fond une question déjà élaborée par des personnes compétentes et résolue, du moins dans le sens que j'ai indiqué dès les premières lignes de cette note. Avant de me livrer à un tel travail je devrais avoir réuni bien des matériaux qui me manquent, et sans lesquels je ne puis aborder la substance du sujet. J'ai uniquement en vue, pour le moment, d'indiquer aux savants qui m'ont précédé de nouveaux matériaux, dont personne n'a profité jusqu'à ce jour, notamment ceux fournis par la littérature arménienne.

Vers la fin de mon séjour à Edchmiadzin, en février 1848, j'eus la curiosité de jeter les yeux sur un manuscrit sans date, contenant l'histoire *en prose* du prince indien Ioasaph, que je pris alors, de bonne foi, pour un roman pieux ; car je n'avais aucune autre connaissance du sujet, et j'en ai puisé les premières notions dans un beau travail sur la rédaction arabe, inséré par M. l'académicien Dorn au Bulletin hist.-philol., en 1852, t. IX, p. 305³). L'extrait que j'ai donné de ma lecture dans le 3^o Rapp. sur mon Voyage archéologique, p. 59, prouve que je n'avais pas été bien loin dans le récit. Depuis lors, ayant reconnu que la question est fort complexe, j'ai tâché de suivre et de noter, autant que me l'ont permis mes lectures, les indications d'amis plus compétents que moi en la

3) Cette rédaction arabe, d'après les notices de notre savant collègue, l. c. p. 315 sqq., est toute remplie de merveilleuses aventures.

matière, et le développement de l'histoire littéraire de la biographie en question.

Or en 1865 un Arménien, M. Jacob Carénians a fait paraître à Tiflis son beau Catalogue des manuscrits arméniens du S. siège d'Edchmiadzin, in-4° 230 p., renfermant 2240 NN., avec l'énumération de toutes les pièces contenues dans chaque manuscrit, ce qui donne au-delà du triple et du quadruple des numéros. En lisant ce Catalogue, j'y remarquai au N. 1642—5) «la tradition — Վէպ — de Ioasaph et Varalam.» Du reste, nulle indication si le récit est en vers ou en prose, mais j'ai lieu de croire que c'est bien là le manuscrit dont j'avais commencé la lecture. L'Académie est aujourd'hui en instance pour en obtenir la copie. Le mot arménien Վէպ a plusieurs sens, que le grand Dictionnaire des Mékhitharistes range de la sorte: "Ἔπος, verbum, carmen heroicum, fama, historia. Ainsi il exprime bien une tradition historique et non une véritable histoire. Cependant je remarque que le Magasin pittoresque arménien des PP. de Venise est nommé Bazmavep, nom que nous rendons très bien par Polyhistor, i. e. un livre où l'on trouve toute sorte de récits et de sujets.

Le N. 1714 — 2) du même Catalogue, écrit, est-il dit là, en 1441, renferme «l'histoire — պատմութիւն — de Ioasaph,» sans qu'il soit énoncé non plus si elle est en vers ou en prose. Comme je désirais avoir une copie de ce manuscrit, supposé du XV^e s., que je devais naturellement considérer comme plus ancien que l'autre, non daté, je priai l'Académie de s'adresser à qui de droit, et je suis heureux de dire que Son Éminence M^{gr} Géorg, catholicos des Arméniens, non con-

tent d'accueillir la demande de l'Académie, lui fit présent d'une copie joliment calligraphiée du manuscrit en questiou, qui, à mon grand étonnement, se trouva contenir non la relation *en prose* que j'espérais, mais une rédaction *en vers*, que je ne supposais pas, mais que j'aurais dû connaître; car par le fait le P. Soukias Somal, dans son *Istoria letter. di Armenia*, p. 143, dit que vers la fin du XV^e s. vivaient deux poèteaux *poetastri*, dont l'un, Abraham, est connu comme auteur d'une élogie — fort exacte chronologiquement — sur la prise de Constantinople par Mahomet II, publiée par M. Eug. Boré et dont j'ai fait moi-même grand usage⁴⁾; le second, le vartabied Arakel, né dans la citadelle de Bor, à Baghech = Bitlis, qui a, entre autres sujets, traité en vers la prise de Constantinople, *la vie de Ioasaph*, une ode sur les signes du zodiaque, et un recueil de cantiques et de sermons.

Ces faits exposés, voici la description exacte du manuscrit renfermant le Chant sur «le roi Ioasaph, fils d'Abéner, roi de l'Inde.» Ce poème est composé des 24 chapitres suivants.

- I. Sans titre, servant d'introduction = l'Inde était échue à S. Thomas, qui y prêcha le christianisme.
- II. Naissance et éducation de Ioasaph.
- III. Ioasaph va dehors.
- IV. L'hermite Baralam — orthographe arménienne du nom de Varlaam — vient auprès de Ioasaph et le catéchise.
- V. Parabole exposée à Ioasaph par Baralam.
- VI. 2^o parabole » »

4) V. Mém. asiat., t. VI, p. 748 sqq.

- VII. 3^o parabole.
- VIII. 4^o »
- IX. 5^o »
- X. 6^o »
- XI. 7^o »
- XII. Baptême de Ioasaph.
- XIII. Baralam s'en-va au désert.
- XIV. L'esclave Zard dénonce la conversion de Ioasaph au christianisme.
- XV. Le devin Nakor.
- XVI. Un ange apparaît nuitamment à Ioasaph et lui découvre la supercherie de Nakor.
- XVII. Le faux Baralam ou Nakor prêche la vraie parole du Christ, qui lui avait été révélée par le S.-Esprit.
- XVIII. Confusion des philosophes; Nakor se fait chrétien, va au désert et devient hermite.
- XIX. Abéner partage la royauté et ses états avec Ioasaph, son fils, qui convertit tout le monde au christianisme.
- XX. Abéner écrit une lettre au roi Ioasaph, qui vient le trouver.
- XXI. Mort du roi Abéner; son fils Ioasaph devient roi.
- XXII. Ioasaph abdique la royauté en faveur de son serviteur Barakias et s'en-va lui-même au désert.
- XXIII. Ioasaph s'en-va au désert.
- XXIV. Vision de Ioasaph et sa mort.

Le tout est rédigé en quatrains de vers de dix syllabes, qui sont à proprement parler de la prose mesurée, quatre lignes sur la même rime. Ces quatrains, au nombre de 323, donnent 1292 vers. Si le style n'en est pas très élevé et se distingue plutôt par une

extrême et naïve simplicité, du moins la langue classique arménienne y est pure et correcte, et j'ose exprimer l'opinion que le P. Somal a été trop sévère dans la qualification qu'il attribue un vartabied Arakel de Bitlis.

Quant à la date 1441, donnée au manuscrit dans le Catalogue de M. Carénians, je ne saurais dire si elle est juste au point de vue du caractère de l'écriture; quant à l'époque de l'auteur, voici la traduction du quatrain final:

«En l'année arménienne huit cent plus quatre-vingt trois, ceci a été mesuré en vers par le «vartabied Arakel, dit Baghichétsi,» de Bitlis.

L'année 883 arm. (commencée le jeudi 3 décembre) = 1433⁵) de l'ère chrétienne, et non 1441, indiquée dans le Catalogue comme la date du manuscrit. Il y a donc ici une double inexactitude; car le poème a pu être rédigé en 1433, ou même si l'on veut en 1441, et le manuscrit être postérieur à cette date.

Telles sont jusqu'à présent les notices que je puis fournir sur les deux rédactions arméniennes de la légende des saints Varlaam et Ioasaph.

$$\begin{array}{r}
 5) \quad 883 : 7 = 1 \text{ jeudi, } 1 \text{ navasard,} \quad 557 \\
 \quad \quad 4 = 220 \dots\dots\dots - 220 \\
 \hline
 \quad \quad \quad \quad \quad \quad \quad \quad 337 \text{ j.} = 3 \text{ décembre.}
 \end{array}$$

$$\begin{array}{r}
 550 \quad 1433 : 4 \\
 + 883 \quad 358 \\
 \hline
 1433 \quad 1 \\
 \hline
 1792 : 7 = 0, 4, 5, 6, 5, 5 = 25 : 7 = 4 \text{ jeudi.}
 \end{array}$$

